

Centre régional du Livre de Franche-Comté

5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ RÉGIONAL
DU LIVRE

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Jacques Moulin



L'auteur :

Né le 8 février 1949, à Saint-Jouin Bruneval en Seine-Maritime, Jacques Moulin est poète et vit en Franche-Comté. Il a enseigné les Lettres modernes en collège et en lycée, puis la culture générale durant vingt ans à l'I.P.A.G, l'Institut de Préparation à l'Administration Générale. C'est dans le cadre de l'Université Ouverte de Franche-Comté qu'il fonda, en 1994, *Les Jeudis de Poésie*, devenus *Les Poètes du jeudi*, en compagnie d'Élodie Bouygues, Maître de conférence en Littérature du XX^e siècle, spécialiste et ayant-droit de Jean Follain.

Bibliographie :

- ◆ *Journal de campagne* (images de Benoît Delescluse), Éditions Æncrages & Co., 2015.
- ◆ *À la fenêtre du Transsibérien* (images de Maurice Janin), L'Atelier du Grand Tétras, 2014.
- ◆ *Portique* (images peintes d'Ann Loubert), L'Atelier Contemporain, 2014.
- ◆ *Comme un bruit de jardin*, Éditions Tarabuste, 2014.
- ◆ *Entre* (co-écrit avec Mira Wladir), Éditions Le Miel de l'Ours, 2013.
- ◆ *À vol d'oiseaux* (images peintes de Ann Loubert), L'Atelier Contemporain, 2013.
- ◆ *Entre les arbres*, Éditions Empreintes, 2012.
- ◆ *Archives d'îles*, Éditions L'Arbre à Paroles, 2010.
- ◆ *Escorter la mer*, Éditions Empreintes, 2005.
- ◆ *La Mer est en nuit blanche*, Éditions Empreintes, 2001.
- ◆ *Arènes 42*, Cadex Éditions, 2000.
- ◆ *Valleuse*, Cadex Éditions, 1999.

Présentation sélective des livres :

- ◆ *Journal de campagne* (images de Benoît Delescluse), Éditions Æncrages & Co., 2015.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« Pousser la porte pour bistroter
Abri café
On y cause on s'y tait
Table ronde et pré carré
Carreaux en nappe
Poème au mur
Tout étoilé d'obscur ignorance
Signé Jaccottet »
Jacques Moulin

Ce poème est issu d'une résidence à Uffholtz, en l'Abri-mémoire, sur le thème de la fortification. L'auteur part de ce mot, le désigne, lui donne une consistance, qui est autant celle de la matière, de la construction, que celle du poème en écriture. Selon Jacques Moulin, les falaises, les forteresses aident aussi à se mettre debout comme le poème qu'on vivifie. Le poète nous offre ici un parcours en réflexion sur les notions de mémoire, de passage vers l'autre, de *vis-à-vis*, d'identité et de porosité.

Presse :

Article paru dans *Le Matricule des Anges* en mai 2015, par Richard Blin.

Le lieu et la présence.

Avec Jacques Moulin, la poésie n'est pas seulement une manière de dire, c'est aussi une façon de voir, de faire naître le monde.

Il suffit, à certains poètes, de s'approcher du monde avec ferveur pour le rendre tangible. Écartant tout ce qui pourrait faire écran entre eux et le sensible, ils nous le donnent à voir dans son immédiateté. Jacques Moulin (né en 1949), l'auteur d'*Escorter la mer* (Empreintes), de *Comme un bruit de jardin* (Tarabuste), d'*À vol d'oiseaux* (L'Atelier contemporain) est de ceux-là. Dans *Portique*, c'est d'un port qu'il s'agit, de quais, de poutrelles, de poulies, d'arceaux aériens « *aux allures de pachydermes* », de *portiques*, ces appareils de levage qui glissent sur voie ferrée en déplaçant les conteneurs empilés sur les quais, « *Quarante tonnes sous la pince. Vingt-cinq boîtes à l'heure* ». Tout ça vit, vibre – « *On joue au lego pour de vrai* » – monte et descend dans d'incessants grincements et parmi les effluves de cambouis.

Pour aider le lecteur à partager cette rythmique endiablée sur fond de géométrie mouvante, Jacques Moulin a conçu le long poème qu'est *Portique* à l'image de la réalité qu'il évoque. En une sorte d'effet miroir chaque poème a la forme d'un conteneur rempli de mots. « *Les mots sont dans la boîte Chaque boîte fait un poème* ». À la manière du portiqueur ou du grutier, le poète pose ses mots dans une forme, les assemble non sans les faire grincer quelquefois. À cette analogie visuelle s'ajoute le travail de l'homonymie, qui substitue à la grue métallique, la « *grue cendrée* », ou qui nous transporte sur un quai du Pirée, au IV^e siècle avant J.C. puis à Athènes sur les traces de Zénon de Cittium, un philosophe qui donnait son enseignement sous un portique – *stoa*, en grec – d'où le nom de stoïcisme pris par sa pensée. « *Les idées viennent par les ports* » commente Moulin qui sait si bien laisser l'initiative aux mots, se mettre à l'écoute de leurs prolongements dans l'imaginaire, le temps, l'Histoire. Des mots qui, associés à une structure énumérative, créent un puissant effet de présence. Une façon de faire du poète un « *pontier portiqueur passeur de mots* » tant le mouvement des portiques et le ballet des conteneurs se rapproche du travail d'écriture d'un poème.

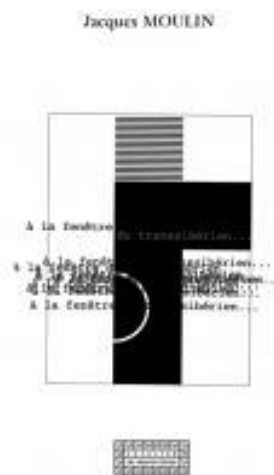
Du quai, « *plateau fait pour la guerre* », aux constructions conçues pour se défendre ou s'abriter, il n'y a que la distance séparant la Normandie maritime du village d'Uffholtz, dans le Haut-Rhin. Et de son *Abri Guerre* qui fut, un temps, la résidence de l'auteur, un séjour dont est issu son *Journal de campagne*. Il y explore les notions de fortification, de mémoire en les conjuguant à différentes manières de vivre ensemble. Alternant vers, prose et méditations sur la matière même de mots comme *fortification*, *redoute*, *meurtrière*, le poème chemine, s'attarde à tout ce qui garde mémoire de guerre, fait campagne, s'accorde aux plis du sol, redouble ses travaux d'approche, progresse à l'abri ou à découvert. « *La phrase galope le vers se pose en glaise / Rencontre la tranchée comme un mot qui cisaille / Une étendue de pages / Zigzague un peu* ». Poème qui « *tient debout sans rempart* », entre dans le paysage, « *s'encastre en pays* ». « *La terre est meuble c'est le printemps / Les morts de guerre allègent la terre* » ; les randonneurs passent, emportant un peu de « *la mémoire sombre sous leurs semelles* » tandis que sur le papier les mots « *se tordent / en file indienne* ». Et comme nous sommes dans un pays de laboureurs et de vigneron, c'est au café que se termine le parcours. « *Pousser la porte pour bistroter / Abri café* ». Et en ce lieu où se disent des « *choses d'hier et de la vie* » le poème, comme le poète, se sentent

chez eux tant le poème de Jacques Moulin « *court après les bouches / Cherche à flûter comme font les verres / Qui trinquent haut / Avant partir* ».

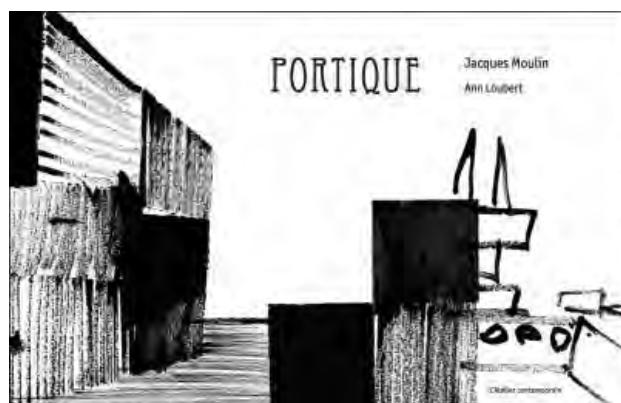
◆ **À la fenêtre du Transsibérien** (images de Maurice Janin), L'Atelier du Grand Tétrás, 2014.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

À la fenêtre du Transsibérien, c'est le journal d'un regard en voyage, un travelling bruyant qui tend la main aux arbres, aux graminées, aux fleurs sauvages, aux steppes allongées ; côtoie des hommes et fait chaîne avec eux derrière le carreau en écoutant la prose du train. Un journal du regard qui s'écrit de façon résolument poétique, au quotidien des rails et des jours, dans l'étonnement de ce qui s'ouvre à travers la vitre qui avance. Un journal qui pousse sa phrase comme on pousserait un vers sans retourner à la ligne, ce que font les trains progressant sans fin dans le bruit des fers et du ballast, dans la cadence métallique des locomotives au poitrail étoilé, dans les silences du samovar qui retient son eau chaude dans les arrêts qui empliront ou videront les quais. C'est un journal de cabine habitée jour et nuit, de Moscou à Pékin en passant par le lac Baïkal et Oulan Bator. De temps à autre, surgit dans la prose un court poème rythmé – entre refrain et haïku – comme autant de traverses de chemin de fer ou d'interstices entre deux rails. Tout défile, déambule, défait et refait le tissu des choses et des hommes. On embrasse du regard la Sibérie des tourbières et du bouleau, la Mongolie des steppes, la Chine du loess et la cohue des vivants. On est du train. Dans le train. On grandit dans l'espace. On lui appartient. On est dans la pulsion du monde.



◆ **Portique** (images peintes d'Ann Loubert), L'Atelier Contemporain, 2014.



Présentation de l'ouvrage par l'auteur :

« Un lieu d'abord : la Normandie haute maritime et cauchoise. Un lien très fort à ce lieu entre fleuve estuaire et côte. Je suis né à flanc de falaise près d'un jardin de mer. Un jardin suspendu toujours en partance pour l'ailleurs des terres et des mers. Jardin jamais cantonné qui s'ouvre par les phares de côte sur des ports des entrepôts des cargos des quais et des grues. L'effet portuaire l'accueil

des sémaphores des poutrelles et des digues. La navigation des liens. Un échafaudage permanent de conteneurs qui se balancent à hauteur d'immeubles entre les pinces des portiques. Dans les grincements des poulies et les effluves de cambouis. Docks et dockers. Le corps à l'épreuve du fer. Un ballet de cavaliers hauts sur pneus alimente les grues qui alimentent les plateformes des porte-conteneurs. C'est mécanique parallélipipédique tendu précis comme un poème. L'accès aux ports comme un chemin pour le poème. Le poème conduit au risque de la technique pour creuser son effet de balancement sur le quai la page. Un poème-portique s'écrit. Les mots sont dans les boîtes. Chaque boîte fait un poème. Le poème-portique visite le monde et l'histoire cherche la langue des ports. Ne marchande

pas. Le porte-conteneur fait glisser le poème. Le portiqueur cherche l'ange. Le peintre l'accompagne. L'élévation du geste jusqu'au pourtour des grues. »

Presse :

Article paru sur le site « <http://terresdefemmes.blogs.com/> », par Angèle Paoli

« L'ESTUAIRE OUVRE L'ESPRIT »

Verticalité. Cinq portiques pour un singulier. *Portique*. Cinq étapes où lignes verticales grues et cheminées zèbrent l'espace pris entre les cinq textes de Jacques Moulin et les dessins d'Ann Loubert, qui les rythment et les accompagnent. Avec *Portique*, le poète s'inscrit dans le ciel portuaire de sa région d'origine — la Normandie —, mais invite tout œil sensible à la géométrie des ports à rythmer dans le silence de la lecture les syntagmes qui en construisent les formes. Les cernent les enserrent.

« Le cri du “i” dans les poulies », le grincement « des bigues leviers crics caliornes poutrelles palans » se mêlent aux grincements des mots. En cela, le désir du poète rejoint celui du philosophe Alain, cité en exergue du recueil :

« Je retourne à mes poulies ;
Je veux que le grincement soit dans ma notion. »

D'un portique à l'autre, dans l'enchevêtrement rigoureux de la mécanique portuaire et de sa syntaxe, le paysage narratif évolue. De poème en poème, cela bouge, s'organise, s'érige en système autour de la notion de port et avec elle. Clos sur lui-même, le monde verrouillé des ports s'ouvre sur des univers autres. La pensée portuaire voyage, dégageant au-devant d'elle « [t]out un chemin de ronde sur les routes du monde ». Dans la danse rigide des poutres qui structurent le ciel maritime, le poète est le palonnier qui déploie ses efforts pour maintenir les équilibres, répartir ses charges, huiler ses arêtes érections et ossatures. Stocké sur la page, calibré dans sa forme comme les containers calés sur les quais, le poème attend l'impulsion du poète — « pontier portiqueur passeur de mots » — pour sa mise en souffle et en mouvement à l'intérieur du recueil. À travers langue et cadences. Travail de levage et de migration auquel chacun des deux mondes — poétique | portuaire — participe et contribue, pour aboutir à la « notion » unique de « portique », solidement amarrée aux mots du poète.

Ceint entre « piliers de fonte » et « rideaux de fer », l'univers portuaire est un espace fermé, constitué de coursives passerelles travées cargaisons en attente, crochets... Autant de clôtures qui cisailent l'horizon et l'enserrent. Dans une odeur tenace d'huile et de goudron. Circonscrit dans un emboîtement de portiques, le port est le lieu privilégié des engins qui s'ancrent dans la boue et montent vers le ciel que traversent les grues. À cette configuration close répond la forme close du poème. « Les mots sont dans la boîte »/« Le port est clos comme un poème ». La poétique du port naît de cette étonnante confrontation. Singulière superposition.

Ainsi, chaque poème, clos dans sa numérotation — de 1 à 5 — l'est-il également dans sa chute. « Je suis sur le portique » conclut « Portique 1 ». « Bon pour l'appareillage » (Portique 2). « La partance en système » (Portique 3). « Chute de poulies sur les quais plats » (Portique 4). Seule la phrase qui clôt « Portique 5 » diffère par sa forme par son rythme et par sa longueur :

« Les hommes transportent leur corps et balancent sans la voir leur part d'aspiration accrochée au juste poids des filins qui s'agitent au-dessus de leur tête ».

De même, chaque poème semble clos sur les mêmes rouages, énumérations nominales (souvent ternaires) ou énumérations infinitives :

« Jusqu'aux portiques. Jusqu'aux portiques ponts roulant sur les quais
Jusqu'aux portiques des manutentions bord de quai » ou encore
« Prendre Pincer Poser ».

Soumis à une syntaxe grinçante acide éraillée, les poèmes de *Portique* sont livrés à la mécanique géante et phalloïde des ports, à ses filins ses poutrelles ses agrès ses entremêlements de câbles, ses grues aériennes qui soutiennent le vide. De la grue métallique qui sillonne le ciel à la grue cendrée qui « trompette dans son bec », il y a de la parenté dans l'air :

« L'animal et l'engin ont même forme de croc-bec ou avant bec — emmanché d'une ligne — cou ou bien flèche — Même danse devant l'étendue et même grégarité dans l'espace du ciel et des quais »...

Une parenté qui rejoint le poème : « Un même grincement de mots qui conduit le poème jusqu'au cri — Un crissement de poulie dans l'aigu de la langue — Grue et portique sont mots de glotte venus frotter convulsion contre dent de fer.... » Et qui fait du poète, « spreader suspendu à un fil », un « portiqueur » qui manœuvre sa charge, « contrôle le tout sur son écran » et fait « crisser les mots ».

Paradoxalement, depuis les origines, le portique appelle l'ailleurs. Les colonnes ouvrent le ciel strié de lignes vers d'autres espaces. Au commencement, il y eut le Pœcile d'Athènes — son Portique — dont Zénon de Cittium, philosophe-naufagé venu s'échouer au Pirée, découvrit « le rythme obsédant des arcades ». C'est là que, déambulant dans l'Agora de la capitale grecque, le philosophe venu de Chypre fonda l'école du stoïcisme. Bientôt suivi de ses émules, dont Chrysippe « son agrippeur son porteur de bât son caler de forces... ». S'appuyant sur cette vigueur qui souffle à la face du monde, le poète peut alors affirmer sa propre conviction :

« Les idées viennent par les ports — Tous les peuples en conviennent — L'estuaire ouvre l'esprit ».

Article paru sur le site « cahiercritiquedepoesie.fr » le 15 février 2015, par Antoine Emaz.

On retrouve Ann Loubert dans *Portique*, de Jacques Moulin. Le format horizontal du livre (14 x 22 cm) peut faire penser à celui d'un carnet de croquis. Les gravures s'imposent par leur composition et leur liberté : on reconnaît des éléments portuaires (grues, conteneurs...) qui structurent le paysage, mais d'autres signes interfèrent de façon presque abstraite. Cela rejoint la tension entre lignes droites, angles / courbes et taches, ou le contraste entre masse et trait. Il y a là une vraie force calligraphique du noir et blanc.

Au dessin immobile répond la dynamique verbale des poèmes en prose de J. Moulin. Sans ponctuation, mais avec majuscules initiales, les phrases courtes s'enchaînent sans relâche, comme le bruit et le travail du port, jour et nuit, dans la presse exacte du chargement – déchargement des porte-conteneurs : « quarante tonnes sous la pince Vingt- cinq boîtes à l'heure ». L'animation est aussi fiévreuse que réglée : « Le grand ballet des chariots – cavaliers hauts sur pattes ». On sent le poète happé par la magie visuelle, sonore et technique du port.

Mais à partir de *Portique 2*, la description se double d'une rêverie, et surtout d'une métaphore filée du port comme poétique globale, jusqu'au poète qui devient « palonnier », « spreader suspendu à un fil ». Pas sûr qu'il faille se féliciter de cette efficacité moderne au service d'une frénésie mercantile désastreuse au bout pour la planète et les hommes : « mer souillée », « guerres marchandes », « C'est l'animal qui reviendra Ou le néant ». Ce questionnement sur l'ambiguïté de la magie technique, port ou poésie, n'est pas le moindre mérite de ce beau livre.

Article paru sur le site « www.sitaudis.fr » le 21 octobre 2014, par Tristan Hordé.

Portique : il s'agit de l'appareil de levage qui, sur des montants mobiles, permet de déplacer de lourdes charges... Dans ces cinq poèmes autour du portique, Jacques Moulin a abandonné jardins et oiseaux¹ pour les quais des ports, les marchandises en conteneurs descendues des navires ou qui les rejoignent. Cependant, grâce à l'homonymie, apparaissent un instant les grues cendrées à côté des grues métalliques ; celles-ci, comme les oiseaux, cris(ss)ent par les poulies, appelant le grincement des mots, et toutes deux, de fer ou de chair, ont bec et cou et « même grégarité ». Mais l'une demeure dans la boue des quais quand l'autre s'élève dans le ciel pour migrer. C'est à un autre oiseau, l'albatros (« Il y a de l'albatros en lui »), que peut faire penser le portique, par sa taille et l'apparente maladresse de ses mouvements et c'est pourquoi, à son propos, Jacques Moulin reprend en partie un vers de Baudelaire, « Ses ailes de géant l'empêchent de sombrer ». Enfin, le bruit des poulies, les déplacements sur le quai du portique entraînent un nouveau rapprochement, cette fois entre métal et mouette : l'on entend « leur cri rauque dans le silence du poème. »

Parallèlement à l'opposition entre l'espace quasi immobile du travail des hommes et celui du déplacement des oiseaux, est construite une opposition temporelle par renvoi à Zénon, fondateur du stoïcisme : mot issu d'un mot grec signifiant "portique" — Zénon, selon la

¹ Voir récemment *À vol d'oiseaux* (2013), *Comme un bruit de jardin* (2014).

tradition, enseignait sous un portique —, et le philosophe, comme l'engin de levage fait grincer les poulies, a fait « grincer » les mots. Par ailleurs, le portique lève sur le quai de lourdes charges qui disparaissent vite de la vue, comme s'il s'en emparait pour les dévorer : il évoque ainsi le minotaure ou le dragon, figures mythologiques des temps anciens. C'est à l'espace méditerranéen que renvoie encore le portique par sa forme, qui ressemble aux « colonnes grecques et arcs romains réunis » ; comme eux, il est voué à la destruction et à l'oubli ; il deviendra ruine et fait songer aux « ruines des portiques de Palmyre ».

Une autre relation analogique s'établit, cette fois entre les mouvements sur les quais, portique, grues, marchandises, et le poème qui se construit. L'appareil semble chercher les conteneurs comme on cherche les mots du poème — ou l'inverse ; le déplacement des boîtes s'opère et les quais se vident : métamorphose comme celle des mots qui ont trouvé leur place sur la page, ainsi « le poète est pontier portiqueur passeur de mots ». Un autre glissement peut s'observer du conteneur, « forme fixe », au poème et, de même que le conteneur est posé pour un temps sur le quai par le portique, le poème « pose des mots ».

Le lien le plus étroit entre portique et poème est peut-être celui du travail. Tous les mouvements sur les quais sont ceux des engins conduits par les hommes, « Tout ça trafique manœuvre s'empile », conteneurs avec leurs marchandises qui ont circulé sur les mers et maintenant amas sur le port, comme des rochers que bougerait un invisible Sisyphe. Quant au poète, Jacques Moulin l'assimile au palonnier et, alors que le « port est polyglotte », lui « cherche sa langue » ; les marchandises représentent le travail de transformation des choses du monde, incessant, et le poème s'efforce de restituer ce qu'est ce mouvement ; « C'est dans l'appui au quai qu'on parcourt le monde et reçoit son message », et qu'on peut tenter de le transmettre. La transmission, ici, évite très souvent l'ordre d'une syntaxe sage — sujet verbe complément... — : les choses sont là et sont nommées, simplement nommées, au lecteur de les imaginer, « Bassins de mer au couchant mirages d'abbayes en mélancolie » ... À leur manière, les dessins d'Ann Loubert donnent à voir les mouvements sur les quais en laissant sa place à la rêverie.

♦ *À vol d'oiseaux* (images peintes d'Ann Loubert), L'Atelier Contemporain, 2013.



Présentation de l'ouvrage par l'auteur :

« L'oiseau traverse nos vies nos balcons nos regards. Le rendez-vous est quotidien et on voudrait l'écrire. On répertorie son geste d'envol. On attend que ça entre un peu en soi. On dresse un piège à poèmes. On écoute l'oiseau chanter encore. Étirement dans l'étendue de la page. Héron ou martinet. Quelques corvidés. La pie aussi. Circulation des flux jusqu'en nos dedans : on se relie. Le peintre, dans un grand geste d'air cueillant et l'oiseau et l'arbre, nous accompagne. »

Presse :

Article paru sur le site « poezibao » le 19 mars 2014, par Jacqueline Michel

<http://poezibao.typepad.com/poezibao/2014/03/note-de-lecture-jacques-moulin-a-vol-doiseaux-par-jacqueline-michel.html>

Jacques Moulin, *A vol d'oiseaux* : poèmes d'une complicité

Entrer dans la poésie de Jacques Moulin, c'est pénétrer dans un monde de falaises qui se dressent secrètes, de phares qui apprivoisent les horizons marins, de rivages qui s'offrent aux remous des vagues, de vergers qui exposent une luxuriance enivrée de clair-obscur, de jardins qui étalent leur géométrie colorée, bordée par des haies aux trouées soudoyant les lointains... C'est aussi se laisser surprendre par un détail plutôt banal du paysage familier qui, soudain, gagne intensément en signifiante: tels le galet en ses rondeurs, le marron en sa sombre brillance, le cerisier en son rougeoiement.

Cheminer dans les écrits de Jacques Moulin, c'est découvrir un univers poétique en mouvement, tissé de paysages naturels, familiers, accordé au passage des saisons. Des mots se saisissent du réel visible en ses reliefs et en ses rythmes divers; un réel qu'ils retracent, réaniment, font vibrer autrement. Des images naissent, entérinant des songes de vagabondage du sens qui, parfois, virent en de véritables échappées du sens pouvant donner l'impression qu'elles se lancent à la poursuite de quelque seuil fuyant d'un silence primordial.

Dans une brève présentation de son dernier recueil intitulé *A vol d'oiseaux* (1), Jacques Moulin écrit: « L'oiseau traverse nos vies nos balcons nos regards. Le rendez-vous est quotidien et on voudrait l'écrire [...] on attend que ça entre un peu en soi. On dresse un piège à poèmes ». Son univers poétique il nous l'offre ici, redessiné et en quelque sorte, réexprimé par des oiseaux qui de saison en saison l'habitent, le traversent et, d'une certaine manière, le relient en leur vol, à l'infiniment *ouvert* (...)

A vol d'oiseaux témoigne de la nécessité chez le poète, de s'écrire non pour se décrire, mais pour s'interpeller dans la rencontre avec ce qui est *autre*, pour s'ouvrir sur l'espace d'un dépassement/ effacement. Or, cette nécessité ne serait-elle pas inhérente à l'intention poétique qui préside à toute l'œuvre de Jacques Moulin?

Article paru sur le site « www.sitaudis.fr » le 23 septembre 2013, par Jean-Paul Gavard-Perret.

Fidèle à sa vocation de toucher à l'indicible la poésie ici au lieu de descendre dans des gouffres amers se déploie vers les hauteurs où vont se dissoudre les vols des oiseaux. Il ne s'agit pas d'en produire la simple narration mais de tenter de pallier les insuffisances mentales et respiratoires lorsqu'il s'agit d'appréhender de tels parcours et leurs descentes vers la terre tel « *Bec dans la brème / Comme un harpon / Héron Glouton : Prend ce qu'il aime* ».

Jacques Moulin a su ne pas étouffer la langue afin d'éviter de freiner les franchissements et les prises. Comme chez un André du Bouchet – mais un André du Bouchet plus concret et

empathique – il atteint cet imperceptible point où les portes de l'air sont fracturées sans que le langage les referme. Le ciel devient une pierre éclatée où héron et martinet font du vide céleste un dedans. Ils dessinent – pour qui sait les contempler – des tracées qui façonnent jusqu'à l'être humain là où ils viennent à bout du vent solide. Certes parfois l'auteur a des doutes sur ses propres pouvoirs. Parlant de la buse il écrit « *le poème toujours bute sur son froissement d'aile – caresse du rêve* ». Mais de nouveau le poème repart en chanson bien douce et rythmée ou plus altière soulignée des pointes-sèches et aquatintes subtiles d'Ann Loubert.

Dès lors, quand le vol se perd, le poète en fait une arche et le gain du ciel soudain est fortement grossi. On ne sait plus si c'est l'oiseau ou le papier que Jacques Moulin tient au creux de sa main. La mise en page des textes et des dessins, leurs rythmiques mendent ainsi la foudre de chaque oiseau. Son étendue est dans le souffle d'une parole parfois inquiète, parfois requise chez d'illustres anciens anonymes ou non. Chaque texte poursuit l'envol. Soudain sous un quartier de ciel, le fruit d'un arbre que saisit une pie est attaché entre un mot et la brisure du soleil. La nuit resterait plus tard à son bec si les mots du poète ne pouvaient la défaire et la lui faire avaler afin que rien ne sépare le chaleur de dedans et le froid du dehors.

Article paru sur le site « www.recoursapoeme.fr ».

Il fallait compter, dans le domaine des arts plastiques, avec les oiseaux de Georges Braque, il faudra aussi compter, dans le domaine poétique, avec les oiseaux de Jacques Moulin...

À tant décrire les oiseaux, Jacques Moulin dit quelque chose de notre présence au monde et des limites de la poésie. Son acharnement à capter la réalité des oiseaux l'amène à prononcer quelques sentences qui, si elles ne vont pas jusqu'à percer le mystère du réel, en égratigne quand même la surface : « *Le poème chantourne. Dit-il au bout du compte ce que la buse enferme dans son manège ? Le poème toujours bute sur son froissement d'ailles - caresse du rêve* ».

Jacques Moulin fait preuve d'un sens aigu de l'observation. Mais sa poésie n'est pas simplement descriptive, elle dépasse la plate observation pour déboucher sur une pensée universelle. À partir des oiseaux, Jacques Moulin dit les saisons et le monde des hommes : « *Un train s'étire / les calcaires gardent en leurs fonds souvenirs d'Eux* » ou « *Le cormoran habite toujours par là / il attend sous le filin des grues / elles s'élancent / L'oiseau demeure* ». Cette permanence vient contrebalancer cette interrogation lancinante : « *Y aura-t-il des fleurs d'orchidée pour la Noël* ». Et il n'hésite pas à présenter une vision érotisée du réel : « *Assailli par les nonnettes sœurs agiles / leur bandeau noir accuse le crâne prend allure / de pubis joliment retroussé* ».

Mais cette poésie est faussement libre car Jacques Moulin ne néglige pas la forme fixe. Le rondel (qu'il modifie parfois légèrement dans son architecture) côtoie le vers libre. Si j'ai bien compté, le recueil en compte une vingtaine. Curiosité sans doute que ce retour à cette forme qui renvoie à Charles d'Orléans même si on a pu assister à un retour du rondel à la fin du XIX^e siècle. Mais pas seulement : la forme fixe fonctionne comme un piège pour mieux saisir ces oiseaux. C'est que Jacques Moulin est attentif aux procédés poétiques ; ainsi avec l'*allitération* dans un poème consacré à la corneille, ou avec la *métaphore filée*

qu'il renouvelle en comparaison dans ce poème où il dresse un parallèle entre la pie et le tube de correcteur... Les chemins de la poésie sont impénétrables ! Plus sérieusement, seul compte le talent du poète et sa capacité à redonner vie aux vieilles formes et aux vieux procédés...

À noter également les dessins très épurés d'Ann Loubert qui évitent la redondance ou la simple illustration. Une réelle réussite.

♦ *Escorter la mer*, Éditions Empreintes, 2005.

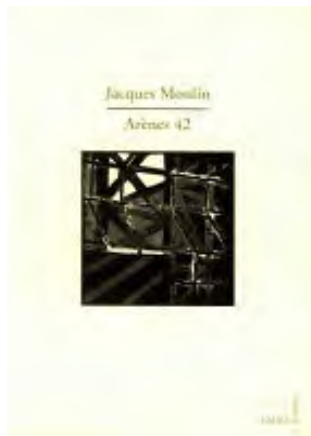
Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Jacques Moulin est un gourmand : ses poèmes foisonnants que le goût des mots et le rythme des phrases emballent donnent à sentir au lecteur la profusion de la terre en tous ses fruits et la vie de la mer dans ses mouvements variés. Le lieu même où se tient le poète est celui des plus graves dangers, et des plus vraies unions, il parle debout sur la falaise, qui domine et s'érode.

Escorter la mer est le livre de la filiation. La falaise et ses jardins en valleeuse est le lieu du père, les flots et leurs rumeurs celui de la mère (le jeu de mots est non seulement admis mais recommandé...). Un pays se tient là, le pays de Caux (Normandie), lieu de l'enfance que l'auteur revisite, retrouve avec étonnement quand il y retourne. L'éloignement à la fois dans le temps et l'espace fait du poète l'analogue du phare, à la limite de la terre et de l'eau, fruit du père et de la mère ; il interroge le passé et éclaire l'avenir.



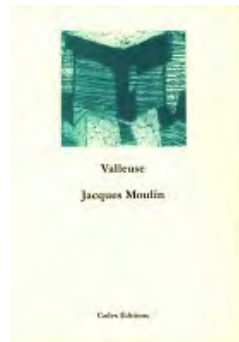
◆ *Arènes 42*, Cadex Éditions, 2000.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

D'une rue éventrée par des travaux qui la fouillent, des arènes qui s'y trouvent, Jacques Moulin tire une lente évocation d'un lieu qui quitte ceux qui l'habitent... Poèmes en prose resserrées, qui alternent avec des vers qui plongent comme carotte dans un sol dévasté, *Arènes 42* saisit ce moment où le paysage se défait, exhumant pierres du passé et ciel nouveau. Et c'est un adieu alors qu'on doit faire à un espace où l'on a habité. Jacques Moulin joue de la précision du lexique pour faire surgir dans l'abstraction des éléments une réelle présence.

◆ *Valleuse*, Cadex Éditions, 1999.



Article paru dans Le Matricule des Anges en mars-mai 2009, par T.G.

Horizontaux ou verticaux, les poèmes de Jacques Moulin trouvent leur rime dans les gravures minérales de François Ravel (qui évoquent des champs vus du ciel), et dans la composition du texte, en blocs rectangulaires. Verticaux lorsqu'ils évoquent la falaise, lieu de l'enfance et de séjours réguliers probablement. Horizontaux, lorsqu'il s'agit des prés et du jardin. Verticaux comme le père remuant la terre, horizontaux comme son corps, enterré là, entre ciel et mer : « il me faut retrouver la source de mes morts. » Mais le deuil se livre tout entier à la nature estivale, aux herbes que l'on sent, à « la prune (qui) rêve d'encre / le verger de fruits ». La langue de Jacques Moulin se fait matière, lourde de glaise ou de fruits. Elle se densifie lorsque le regard qui la porte prélève sur le paysage une infime part : une feuille, une herbe. Loin des éclats du silex, *Valleuse* se recouvre du blanc laiteux de la craie.

Revue de presse :

Laurent Fourcaut, professeur de Lettres à l'Université Paris-Sorbonne, s'est exprimé à propos de deux recueils de Jacques Moulin, *Entre les arbres* et *À vol d'oiseaux*.

Jacques Moulin, né en 1949, dont *Place de la Sorbonne* avait publié des textes dans son n° 2, a fait paraître récemment, coup sur coup, deux livres de poèmes. Lire *Entre les arbres*, c'est reprendre avec joie conscience que l'objectif de la poésie, ou même sa raison d'être, c'est de reconquérir le réel en lessivant la langue, en la nettoyant de l'aliénation des formes d'une perception domestiquée et donc d'une pensée préfabriquée, galvaudée, formes qui font écran et nous dépossèdent de toute intimité avec la singularité sans nom des choses. Ainsi Jacques Moulin s'efforce-t-il d'abord de capter quelque chose de l'arbre – peuplier, hêtre, mélèze – dans une parole *remaniée*, reprise en toucher de main, où la découpe tactile du rythme et l'ébranlement de la syntaxe jouent un rôle majeur : « Mon mélèze a de petits toupets / qui s'épointent / à peine / son rameau file flèche badine » (p. 70). L'écueil à éviter est cette tendance du langage à nommer, découper, classer, à mettre son ordre dans le suave chaos du monde : « On forme des reliefs on ferme des niches on stocke des pas on fabrique du troupeau. [...] Quand passent quelques signes on n'y voit que du feu des territoires d'incendies. On parie sur la brèche à reprendre. On se cimente l'œil. » (p. 25). Et l'on multiplie « murs bornes normes » (*id.*). Le poète constate donc pour s'en désoler sa tendance à compartimenter le flux continu du réel : « Tu rêves de fissures et de ciseaux / d'allées fendues jusqu'à l'écart // Tu veux tout détiiser / tu divises des cimes dévêts jusqu'au jour » (p. 47). Alors qu'il faudrait « [f]aire face / courir le risque / du dehors / entrer en texture / de toutes [s]es mains » (p. 37). Le choix est entre se calfeutrer dans les contours rassurants de la *figure humaine* et s'ouvrir à l'illimité, au mouvant, à l'informe : « Se cantonner ou se damner. » (p. 22). Ainsi la poésie de Jacques Moulin, comme une bonne partie de la poésie contemporaine, se constitue-t-elle de s'interroger sur ses enjeux, ses pouvoirs, ses limites, jusqu'à se faire naturellement art poétique, comme dans le texte de la page 23 dont voici les premiers mots : « Au commencement il y a aussi le dit des choses les choses dites pour qu'on les remarque. » L'arbre évidemment montre l'exemple, la voie de la grande lessive poétique : « Tout peuplier / décrasse l'œil » (p. 17). Et parce que lui baigne dans le tacite berceau des choses, il a pouvoir de guérison, puisqu'en dernière analyse nous souffrons d'en être exilés, nous, par la coupure du symbolique : « peuplier / baumier / *thérapeutique des campagnes* / marcotté bouturé / nos plaies cicatrisées » (pp. 9-10, souligné par l'auteur) ; « L'odeur de résine pourtant / recolte les lambeaux / de mon cerveau / rouillé » (p. 78). Or la leçon est générale et s'étend à la ville. Si « [l]a façade ne chôme pas qui veut poser encore une raison construite » (p. 40), un « déluge » régénérateur – la poussée incoercible des forces vitales – fait que « [l]a cité lacustre reprend ses droits » (p. 43). Poésie, en somme : faire vivre et croître des racines dans le terreau convenablement travaillé de la langue pour y acclimater les arbres, restituer derrière toutes « façades [...] le bouillonnement de roches en fusion et la poussée tectonique des cluses » (p. 42).

Quel charme, cet *À vol d'oiseaux*, avec ses quatre sections, comme les points cardinaux de ce manège que serait le simple éden aviaire : « Cartographie d'oiseaux », « Martinets », « Pies », « L'est où l'héron ». Quelles délicieuses, fraîches, naïves, subtiles, espiègles *ritournelles* ! C'est le mot, car c'est bien de retours qu'il s'agit d'un bout à l'autre de ce carrousel des oiseaux. Ils scandent le retour des saisons : « Les oiseaux de passage espacent l'habitude / on dit d'eux qu'ils font cycle » (p. 15). « Les martinets sont de retour / J'entends leurs cris au fond d'avril » (p. 48). Leurs mœurs mêmes épousent la boucle :

« Après avoir hanté les champs / L’oiseau s’en retourne à la ville » (p. 19). Leur vol aussi bien est foncièrement circulaire. La buse « tourne ses spires » (p. 25). Tel vers-refrain mime en sa rengaine le « Long tournoiement de la corneille » (p. 36). Le martinet « prend son temps / de courbure » (p. 48). Et le « héron tourne en rond / autour du poisson » (p. 70). Or cette affinité profonde des oiseaux avec rythmes et cycles cosmiques vaut invitation à ce que nous nous y conformions à *notre tour* : « L’oiseau remet nos os / en place // Étirement dans l’étendue » (p. 16). Ils seraient comme la manifestation visible, l’incarnation légère des « flux » tous azimuts qui irriguent le réel et nous traversent donc aussi : « Cartographie d’oiseaux / sous membrane du ciel / à la lèvre des terres // Circulation des flux / jusques en nos dedans » (p. 18). Or nous sommes êtres de langage. Pour se rebrancher sur ces flux, pour mieux les mettre *en œuvre*, le poète se donne donc à tâche d’en innover ses textes, de les y courber. De là la forme dominante de ce livre : à côté de poèmes très brefs, intenses *arrêts* sur image qui saisissent la grâce de l’instant (« Le rouge-gorge / sur l’arbre / argile rouge // En attente de comète » [p. 28]), de quelques poèmes en prose (pp. 26-27, 65, 66), de textes plus longs (pp. 17-18, 47, etc.), le rondel impose son entêtant tourniquet. Forme fixe dont l’origine remonte au XIV^e siècle, il a été illustré, entre autres, par Mallarmé et Corbière. Le rondel, construit sur deux rimes, compte deux quatrains et un quintil. Son refrain, constitué des deux premiers vers, qu’on retrouve à la fin de la deuxième strophe, puis du seul premier vers, à la fin de la troisième, incorpore au tissu du texte la valse universelle, l’absence de ponctuation facilitant le mouvement. Aussi bien cette conversion désirée du poème en oiseau se thématise-t-elle : « Ce rondel / Nous redit / Son envie / D’être une aile / D’hirondelle » (p. 51). Même si, comme chez un James Sacré, le poème s’inquiète de n’y atteindre qu’imparfaitement : « Le poème chantourne. Dit-il au bout du compte ce que la buse enferme dans son manège ? Le poème toujours bute sur son froissement d’aile – caresse du rêve. » (p. 26). Échange de propriétés, l’oiseau se fait scripteur, pour mieux rédimer l’écrivain en *naturalisant* l’écriture, s’il se pouvait : « L’oiseau est pneumatique et écrit chaque jour ses messages de fiente aux paraphes des vents. » (p. 11) « Martinet / ponctuation dérangée / sous le ciel d’été » (p. 47). Cependant, au bout du compte, le poète oscille entre espoir fou de faire taire son texte, toujours finalement de trop dans le « monde muet » qui est « notre seule patrie » (Ponge), et conscience désabusée que « le mot est le meurtre de la chose » (Lacan), ainsi que le dit exemplairement le poème en prose qui confronte « le tube du correcteur » (p. 66), qu’on appelle justement le « blanc », et la pie, que son noir et blanc semble destiner à passer dans le monde du texte : « Le correcteur dépose son blanc avec jacasserie. Efface le monde qui s’écrit. Corrige l’espace. La pie passe blanche et noire. On retend le mot de pie dessus la page. On éteint son bruit. »